

p. 169. ch. 13.

<sup>lit.</sup>  
Des peines établies par les  
Empereurs contre les débauches  
des f.

Nous ne croyons pas qu'il y  
ait un titre des Loix des  
Empereurs pareil à celui-ci,  
parce que les débauches des f.  
devant être en même tems  
celles des h. il n'est pas  
naturel de faire parler les  
Loix de cette sorte.

La Loy Julia établit une  
peine ~~Loi~~ contre l'adultère, mais  
bien loin que cette Loy et  
celle qu'on fit depuis là-dessus  
fussent une marque de la  
bonté des mœurs, elles furent  
au contraire, une marque de  
leur dépravation.

Avant la Loy Julia, il y  
avoit des peines établies contre  
l'adultère. Comment peut-on  
dire qu'une Loy <sup>est</sup> contre ce

crime est plutôt une marque  
de dépravation que de bonté  
des mœurs? Il est sûr qu'une  
Loi en pareil cas suppose  
le crime, Les Laudemoniens  
qui n'avoient point de Loi  
contre le parricide répondoient,  
quand on le leur reprochoit  
que si ils n'avoient l'on ne  
trouvoit point cette Loi chez  
eux, c'est qu'on n'y trouveroit  
pas le criminel. Cela prouve  
incontestablement la pureté à  
cet égard, mais apparemment  
qu'on ne pense pas que toutes  
les Nations aient été aussi  
heureuses pour ~~avoir~~ une  
pureté de mœurs si générale  
les ait dispensées d'avoir des  
Lois pour différens autres  
crimes. Apparemment qu'on  
ne pense pas non plus  
qu'on doive mettre plusieurs



autres crimes au pair de celui  
pour le du parricide. On peut  
croire, même, que ~~par~~ quand  
on a puni le plus sévèrement  
celui de l'adultère, c'étoit pour  
réprimer une chose très —  
coupable et très punissable, fort dangereuse —  
en ses conséquences, mais que  
même alors de sa punition  
on reconnoissoit la différence  
des crimes quoiqu'on n'en mit  
pas dans les supplices. Les  
h. comme les f., chez les  
Romains, ont subi les mêmes  
punition pour le crime  
d'adultère. L'Empereur  
Macrin fit encore brûler  
des adultères ensemble. —  
Pourquoi donc l'auteur ne  
parle-t-il de ce crime  
et de ses punitions, que  
comme d'une chose particulière  
aux f. comme si elles pouvoient

commettre ce crime sans les -  
li. et comme si ceux-ci -  
étoient innocens en le -  
commettant, tandis que les -  
f. seules en seroient coupables.



Tout le système politique  
à l'égard des f. changea  
dans la monarchie. Il ne  
fut plus question d'établir  
chez elles la pureté des  
mœurs, mais de punir leurs  
crimes. On ne faisoit de  
nouvelles Loix pour punir  
ces crimes que parce qu'on  
ne punissoit plus les  
violations qui n'étoient point  
ces crimes.

Tout ceci possiblement  
 pourroit convenir à une  
 Nation entière qui, par  
 quelque accident que ce  
 put être se trouveroit dans  
 le cas de la dépravation  
 des mœurs, mais de  
 particulariser ses réflexions  
 sur les f. de <sup>supposer</sup> ~~faire~~ un  
 système politique singulier

pour elles, cela nous paroît  
aussi burlesque qu'injuste.

L'affreux débordement des  
moeurs obligeoit bien les  
Empereurs de faire des Loix  
pour arrêter à un certain  
point l'impudicité, mais leur  
intention ne fut pas de corriger  
les moeurs en général. Des  
faits positifs rapportés par  
les historiens prouvent plus  
cela, que toutes ces Loix ne  
pourroient prouver le  
contraire. On peut voir  
dans Dion la conduite

d'Auguste à cet égard, et  
comment il éluda, et dans  
la préture et dans la censure,  
les demandes qui lui furent  
faites.\*

Il y a ici l'Auteur parle du  
débordement des moeurs et de

\* comme on lui eut amené un jeune  
h. qui avoit épousé une f. avec laquelle  
il avoit eu au paravant un mauvais  
commerce, il hésita longtemps,  
n'osant ni approuver ni punir ces  
choses; enfin, reprenant ses esprits,  
Les séditions ont été causées de grands  
maux, dit-il, oublions-les. Dion. L. 54.  
Il y a encore quelques lignes de la note  
mais sans indication.



l'impudicité en général; comme  
il en a parlé d'abord —  
uniquement pour les femmes,  
et comme elles ont la moitié  
des mauvaises mœurs dont il  
parle généralement, il l'ensuit  
qu'elles ont les trois quarts  
des crimes et des reproches  
à prendre pour elles. Le  
calcul <sup>est il juste et digne</sup> ~~ne laisse pas d'être~~  
~~la vérité~~  
~~singulier~~

Les Loix que les Empereurs  
fesoient pour arrêter à un  
certain point l'impudicité  
ont aussi leur singularité;  
surtout en y ajoutant que  
leur intention n'étoit pas  
de corriger les mœurs en  
général. Des Loix pour arrêter  
quelque chose de blâmable  
ne sauroient être faites sans  
l'intention de la correction  
de cette chose. Il est absolument  
nouveau de voir dans des Loix

une intention contraire à ce  
qu'elles ordonnent. L'auteur  
a besoin pour cela de toute  
la sagacité, mais comme il ne  
la communique pas à ses  
lecteurs, ils ne sont pas  
répréhensibles de ne point  
entendre ces choses. Quant  
à aux preuves qu'il prétend  
tirer des faits rapportés par  
les historiens contre ces lois,  
il n'en rapporte que le  
trait du jeune h. cité dans  
la note. Comme ce trait  
est attaché à une autre  
citation qu'il a faite de  
Dion. p. 157. nous ne le  
~~rapporterons~~ p et que nous  
l'avons déjà copié dans cet  
endroit, nous ne le rappor-  
terons pas ici tel qu'il est  
dans Dion: Nous dirons  
seulement d'après la note.

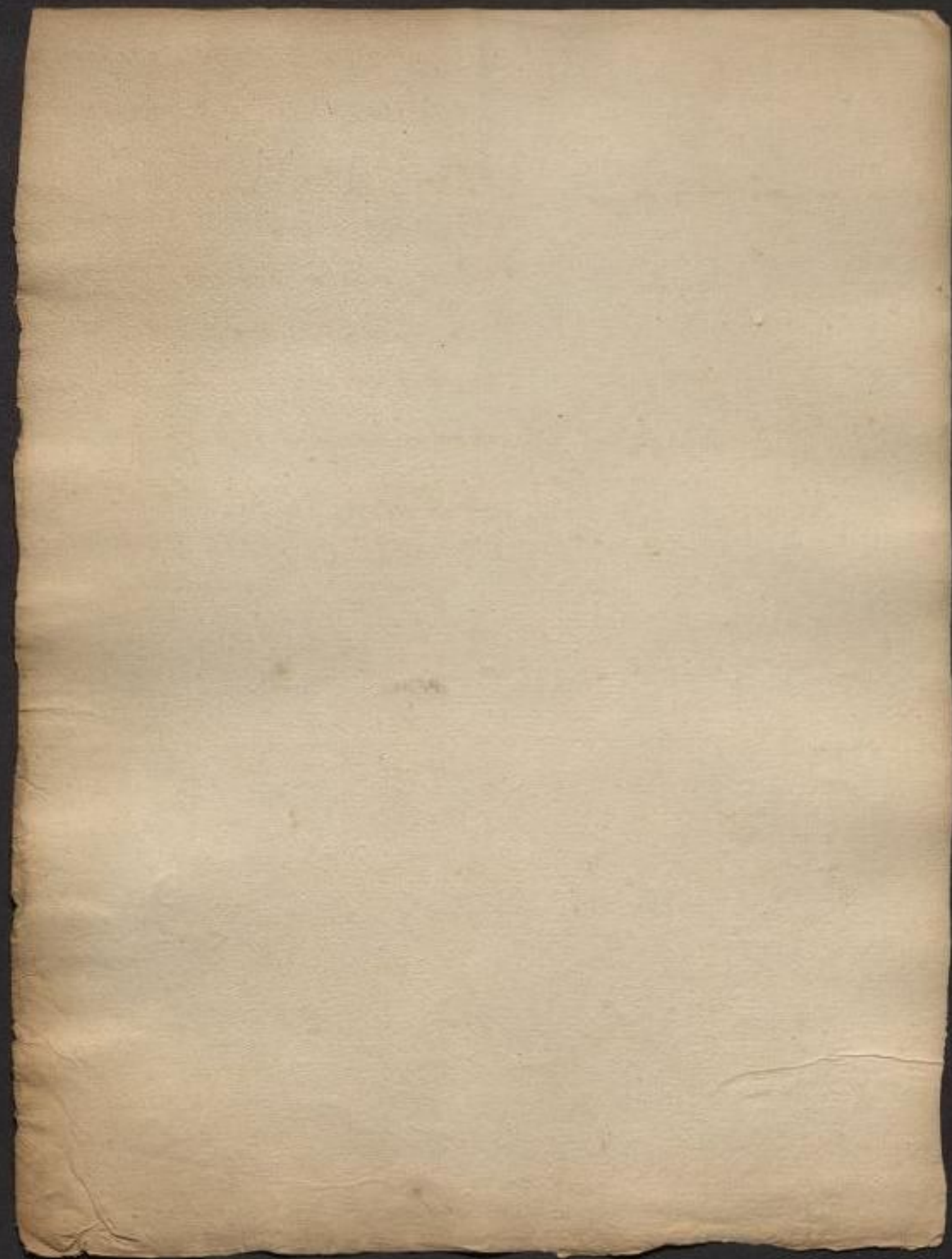


contre les Loix des Empereurs

qu'en fait l'Auteur, rapportée  
ci-dessus, que cela ne

prouve en aucune manière,  
contre les Loix des Empereurs,  
qu'Auguste fut détaché de  
la correction des mœurs.

Quelle correction Auguste  
pouvoit-il faire à l'égard  
d'un h. et d'une f. qui  
venoit de se marier, pour  
~~de se marier~~ <sup>de se marier</sup> ~~de se marier~~  
avoir vécu comme mariés  
quelque tems auparavant; leur  
mariage les metant au pair  
des ~~autres~~ honnêtes Gens; le  
procédé d'Auguste n'est-il  
pas plus convenable qu'une  
rigueur excessive qu'il  
semble que l'Auteur regrette.





p. 171.

Auguste et Libine songèrent  
principalement à punir les  
Débauches de leurs Parents ;  
ils ne punissoient point le  
dérèglement des mœurs, mais  
un certain crime d'impiété  
ou de lèse-Majesté qu'ils  
avoient inventé, utile pour  
le respect, utile pour leur  
vengeance : de là vient que  
les Auteurs Latins s'élèvent  
si fort contre cette Tyrannie.

Annales l. 3.

Voici la traduction du  
passage de Tacite cité par  
l'Auteur. Comme Auguste  
eut la fortune favorable  
sans l'administration des  
affaires publiques, il l'eut  
fort contraire dans sa  
maison ; par l'impudicité  
de sa fille et de sa  
petite-fille, qu'il fut

obligé de chasser de Rome,  
punissant leurs adultères de  
mort ou de bannissement,  
car il appelloit du nom  
de Sacrilège et de Lèse-  
Majesté une faute qui est  
toutes communes entre les  
h. et les f., pour avoir un  
prétexte de s'écarter de la  
Clémence de nos Ancêtres,  
et de violer ses propres Loix.  
Il est difficile d'entendre qu'en  
punissant sévèrement la  
mauvaise conduite de ses  
parentes, on ne punisse  
point le dérèglement des  
mœurs sur le point en  
question; puis que ces seules  
punitions font au moins  
d'un grand exemple. Quant  
au dérèglement des mœurs,  
en général; quand on proposa



An: L. 2. p. 313.  
 Crad. de La Houssaye

des reforms dans le senat des  
réformes pour le luxe, Gallus  
Asinius en remontra la  
difficulté et prit le parti  
des commodités et des  
superfluités qu'on vouloit  
retrancher. sur quoi laute  
ajouta ~~sur~~ la conformité  
des mœurs de ceux qui  
écoutoient et la manière  
adroite dont Asinius  
pallioit les vices communs  
sous des noms honnêtes, firent  
aisément préférer son avis,  
outre que Libère avoit dit  
qu'il n'étoit pas encore  
temps de penser à la  
réformation, et que si les  
mœurs venoient à empirer,  
la Rép<sup>e</sup> ne manqueroit  
pas de réformateur. On

On voit ici qu'il s'agissoit

de mœurs générales ; et non  
des mœurs par rapport au  
point particulier que l'auteur  
traitte dans ce chapitre, -  
ce qui fait une grande  
différence.

A l'égard de ce que l'auteur  
appelle un certain crime  
d'impiété ou de Lèse Majesté  
qu'il dit que les Empereurs  
Auguste et Tibère avoient  
inventé, voici comme l'auteur  
en parle.

Annales L. 1. p. 273.  
et 14 Introduction de la  
Housaye

En <sup>rapportant de beaux traits</sup> ~~parlant~~ de Tibère -  
tout cela ne fit point croire,  
dit-il, qu'il eut l'esprit  
populaire ; car il venoit de  
remettre en usage la Loi  
de Lèse Majesté qui avoit  
bien le même nom chez  
nos anciens, mais non pas  
la même étendue. Tibère  
et si quelqu'un avoit trahi



Son général à la guerre,  
 excité une sédition parmi le  
 peuple, ou deshonoré la  
 Majesté du Peuple Romain,  
 dans l'exercice des charges  
 publiques il étoit atteint du  
 crime d'Etat. On punissoit  
 les Actions, mais jamais les  
 paroles. Auguste fut le  
 premier qui comprit les  
 Libelles dans cette Loy, irrité  
 de l'imprudence d'un  
 Cassius Severus qui avoit  
 diffamé par ses écrits des  
 h. et des f. illustres. Depuis,  
 Libère avoit répondu au  
 Préteur Pompeius Maer —  
 qui le consultoit sur cette  
 même Loy qu'il entendoit  
 qu'elle fut observée, piqué  
 pareillement de certains —

vers Anonymes qui lui —  
reprochoient sa cruauté, son  
orgueil et son ingratitude,  
envers sa Mère.

On ne voit point dans ceci  
qu'Auguste et Libère, fussent  
les Inventeurs du crime de  
Lèse Majesté. L'extension  
de comprendre les Libelles —  
dans la Loy qui les punissoit  
pourroit être digne —  
d'approbation plus justement  
que de blâme. Mais l'Auteur  
a déjà montré sur cela  
son sentiment en traitant  
pareille chose de bagatelle.  
Si une rigueur extrême se  
mêloit aux jugemens de cette  
Loy, il en pourroit resulter  
plusieurs injustices particulières,  
mais si une licence extrême  
~~pourroit~~ n'étoit pas bornée en



pareil cas il en resulteroit de  
grands maux en général.

Voici encore comme Tacite  
parle ailleurs sur la Loy -  
Ann: L. 2. p. 365. a. 66 de Lèse Majesté.

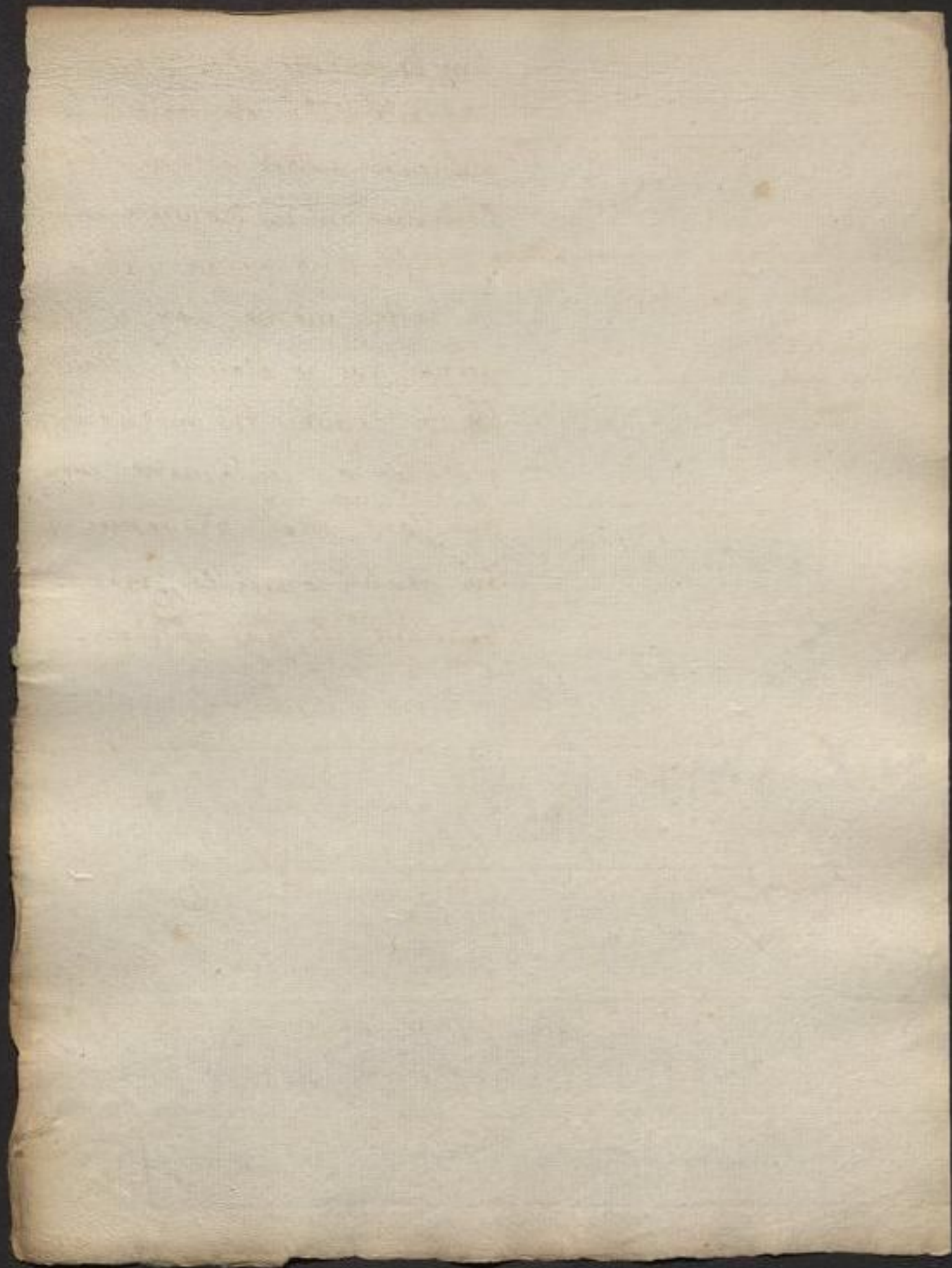
Cependant la Loy de Lèse  
majesté prenoit vigueur.  
Apuleia Varilia petite fille  
de la femme d'Auguste fut  
accusée du crime d'Etat  
pour avoir fait des railleries  
du Divin Auguste de Libère  
et de Livie, et pour s'être  
jouée d'adultère, elle qui  
étoit si proche parente  
des Césars. Sur l'adultère  
il fut dit qu'il ne falloit  
recourir qu'à la Loy -  
Julia qui en ordonnoit  
suffisamment. Quant au  
crime de Lèse majesté -  
Libère y mit une distinction,

voulant que Varilia fut  
punie si elle avoit dit  
quelque chose qui blessât  
la divinité d'Auguste,  
mais que ce qu'elle pouvoit  
avoir dit de Libère fut  
passé sous silence; et le  
Consul lui ayant demandé  
comment on en devoit user  
pour ce qui concernoit Livia,  
il ne répondit rien. Mais  
à la première séance du  
senat, il demanda au  
nom de la mère que  
personne ne fut troublé  
pour avoir mal parlé  
d'elle et déchargea par  
là Varilla du crime de  
lèse Majesté.

On voit dans ceci des  
adoucissements bien marqués  
sur les peines de la Loi



sur le crime de Lèse-  
Majesté. On en voit —  
plusieurs autres exemples; —  
Comme on en trouve —  
quelques uns où on abuse —  
de cette même Loy et des  
peines qui y étoient attachées.  
Mais de quoi les méchants  
Princes ou seulement ceux  
qui sont mal prevenus  
ou mal conseillés ne  
peuvent ils pas abuser?





p. 171.

\* Cette Loy est rapportée au Digeste; mais on n'y a pas mis la peine. On juge qu'elle n'étoit que de la relegation, puisque celle de l'inceste n'étoit que de la déportation.

La peine de la Loy Julia étoit légère\*. Les Empereurs voulurent que dans les jugemens on augmentât la peine de la Loy qu'ils avoient faite. Cela fut le sujet des invectives des historiens. Ils n'examinèrent pas si les f. méritoient d'être punies, mais si l'on avoit violé la Loy pour les punir.

Comment ~~une~~ la relegation honteuse paroit-elle ~~un~~ à l'auteur une peine si légère? Comment si les Empereurs augmentèrent dans les jugemens la peine de la Loy qu'ils avoient faite ne vouloient-ils point punir le dérèglement des mœurs? et pourquoi si les historiens contemporains ou postérieurs de peu d'années

au tems dont ils parloient  
blâmoient la rigueur de ces  
punitions, en jugeant  
convenable de s'en tenir à  
l'esprit de la Loy, pourquoi  
dis-je, un Auteur qui écrit  
aujourd'hui semble-t-il blâmer  
les mêmes historiens <sup>en disant</sup> ~~de ces~~  
qu'ils n'examineroient pas  
si les f. méritoient d'être  
punies, mais si l'on avoit  
violé les Loix pour les  
punir? L'Auteur croit-il  
être en état de l'examiner  
mieux et de mieux juger de  
la suffisance ou insuffisance  
de la Loy? Nous n'ajouterons  
rien à ceci que de dire  
simplement que nous <sup>ne</sup> ~~ne~~ <sub>ne</sub> ~~ne~~  
croyons pas.



Une des principales Tyrannies  
des Libérés fut l'abus qu'il  
fit des Anciennes Loix. Quand  
il voulut punir quelques Dames  
Romaines au delà de la peine  
portée par la Loy Julia, il  
rétablit contre elles le  
Cribunal Domestique.

Le passage de l'auteur —  
 dont l'auteur s'appuie et  
 qu'il rapporte, ne parle  
 ni de ~~pur~~ Cribunal  
Domestique ni de punir  
quelques Dames Romaines  
au delà de la peine portée  
par la Loy Julia. Dans le  
 passage que nous avons cherché  
 dans le même Traducteur  
 il s'agit de la même Varilla  
 dont nous venons de  
 parler cy dessus : nous

Ann: L. 2. p. 366.

l'avons laissée purgée du  
crime de Lèse Majesté,  
ensuite de quoi Caute  
dit que Libère priant  
d'adoucir la peine de  
l'adultère fut d'avis qu'à  
l'exemple de nos ancêtres  
les parens la releguassent  
à deux cent mille de  
Rome, et que Manlius  
son corrupteur fut banni  
de l'Italie et de l'Afrique.



p. 171. Ces dispositions à l'égard des-  
f. ne regardoient que les familles  
des Sénateurs et non pas celles  
du Peuple. On vouloit des  
prétextes aux accusations —  
contre les Grand<sup>s</sup> et les  
déportemens des f. en pouvoient  
fournir sans nombre.

De quelles dispositions parle  
l'auteur? S'il s'agit de celles  
de la Loy, elles regardoient  
toutes les familles et non  
celles des Sénateurs en  
particulier: Si ce sont les  
dispositions particulières de  
Libère, la chose devoit être  
mieux expliquée.

Il paroît très superflu de  
faire intervenir les déportemens  
des f. au sujet des accusations  
contre les Grand<sup>s</sup>: Les Grand<sup>s</sup>

eux-mêmes <sup>ne</sup> pouvoient <sup>-ils pas</sup> fournir;  
indépendamment du commerce  
des f., des prétextes à des  
accusations contre eux? Et à  
l'égard de ceux qui étoient  
innocens, la malignité et  
le pouvoir des accusateurs  
ne fournissoient-ils pas des  
prétextes suffisans ~~pour~~  
~~en~~ en leur propre ch-  
prieur nom sans faire  
intervenir les f. uniquement  
pour en mal parler.

+ Enfin ce que j'ai dit que  
la bonté des mœurs n'est  
point le principe du  
gouvernement d'un seul ne  
se vérifia jamais mieux que  
sous ces premiers Empereurs;  
et si l'on en doutoit, on  
n'auroit qu'à lire Tacite,  
Suetone, Juvenal, &

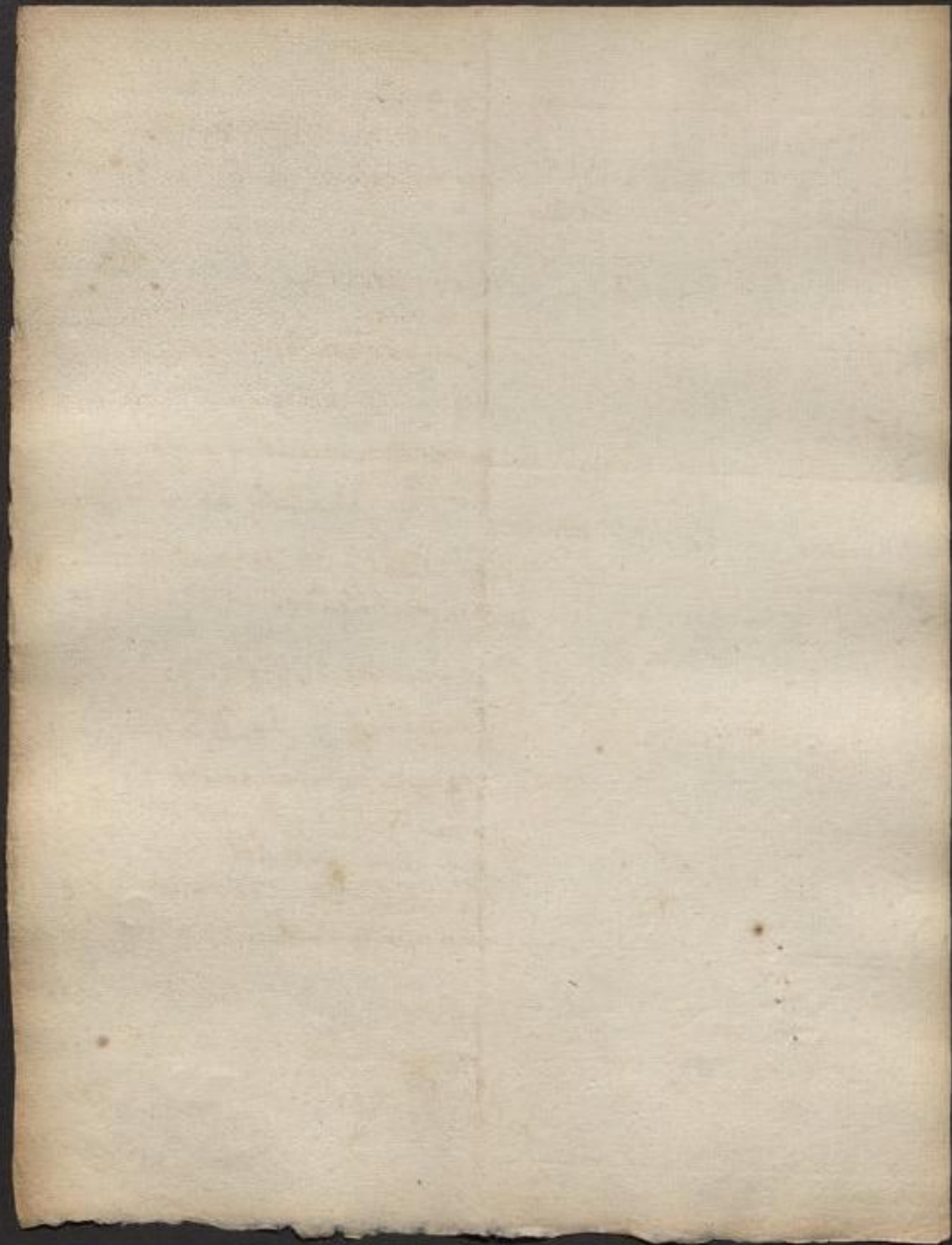


Martial.

J'ai, l'Auteur appelle bonté  
des mœurs ce qu'ailleurs il  
a appelé vertu, amour de  
l'égalité. &c.

La bonté des Mœurs n'est  
point le principe d'aucun  
Gouvernement; elle est le  
<sup>en partie</sup> but de chaque gouvernement,  
et l'effet de ceux qui font  
les meilleurs.

La méchanceté de quelques  
Empereurs, la licence de leurs  
régnes ne sauroient être  
une preuve que la bonté  
des mœurs manque dans  
le Gouvernement d'un seul.





Quand Libère veut punir  
quelque Dame Romaine au-  
delà de la peine portée par  
la Loy Julia, il rétablit  
contre elles le tribunal  
Domestique.

Le passage dont de Laite  
dont notre Auteur s'appuie  
et qu'il rapporte, ne parle ni de femme ni  
de Tribunal Domestique;  
il parle au contraire de la  
punition de l'adultère  
Mantius qui fut banni de  
l'Italie et de l'Afrique.  
Comme ce passage n'est  
que la fin d'une phrase,  
et que je n'ai pas l'original  
sous les yeux, je ne réponds  
pas de ce qui le précède.

